

EPREUVE DE FRANÇAIS

*Cette épreuve comporte trois pages numérotées 1/3, 2/3 et 3/3
Le candidat traitera un sujet au choix*

PREMIER SUJET: QUESTIONS – RESUME – PRODUCTION ECRITE

LA VILLE: UN VERITABLE PARADOXE

Ce n'est point exagéré de dire que la ville ne correspond plus à l'idéal de vie rêvé par bon nombre de personnes. Pour diverses raisons, en réalité, nos villes ne sont plus un paradis offrant toutes sortes de commodités aux personnes qui y vivent.

Au plan environnemental, même si les plans architecturaux sont parfois bien élaborés, on assiste, du fait de la démographie non maîtrisée, à des comportements qui mettent à mal le cadre de vie des citadins. C'est le cas, par exemple des aires de jeu, des espaces verts, des espaces de loisirs qui sont pratiquement inexistantes dans de nombreux quartiers. Cette situation engendre un phénomène désagréable qui prend de l'ampleur : il n'est pas rare de constater que certains quartiers sont difficiles voire impossible d'accès aux véhicules pour la simple raison que les rues sont constamment utilisées pour des cérémonies de baptême, de mariage, d'anniversaire ...ou encore par les jeunes pour la pratique du sport. De même, en ville, ce sont de sempiternelles nuisances sonores, la présence d'immondices ça et là, l'impraticabilité des rues du fait de leur état de délabrement avancé, la défaillance quasi permanente des égouts ...tout comme l'obstruction des caniveaux, entraînent des nids de moustiques à tous les coins de rue.

Au plan humain, la ville reste à jamais le lieu par excellence du « chacun pour soi ». Le manque de solidarité et l'indifférence y sont les choses les mieux partagées. Face à la détresse d'autrui on a tendance à le photographier plutôt que de lui porter assistance. Du fait de témoignages ou d'expériences personnelles vécues, nombreuses sont les personnes qui sont réticentes à donner des pièces à des mendiants dans la rue, même quand ceux-ci présentent l'aspect de véritables nécessiteux.

Au plan sécuritaire, la ville ne rassure guère. Vivre en ville, c'est vivre dans la crainte quotidienne d'une éventuelle attaque. On y dénombre sans cesse des vols à main armée, des cambriolages et diverses autres formes de violence. Aussi l'escroquerie et les extorsions sont-elle monnaie courante. Et ce, malgré les moyens de répression.

Au plan socio-économique, en ville, toutes les conditions semblent être réunies pour rendre la vie difficile. La vie y est relativement chère. Les denrées de première nécessité ne sont jamais à la portée de la bourse de la majorité de la population. Le difficile accès aux soins de santé appropriés demeure une réalité. Le problème du logement se pose toujours avec acuité au point qu'on assiste de plus en plus à la construction d'habitations spontanées qui finissent par se muer en de véritables bidonvilles. La précarité de l'emploi n'est pas en reste. On ne travaille plus

pour sacrifier à un idéal, mais pour s'acheter la baguette de pain de sa survie, dans des conditions souvent pitoyables qui n'offrent aucune garantie sociale.

Au plan socio-éducatif, c'est le même son de cloche. L'éducation de base est parfois ratée. Les conditions ne sont jamais réunies pour permettre un épanouissement psychologique à bon nombre d'enfants dès le bas âge. Au point que la délinquance juvénile y est généralisée. En témoigne la consommation du tabac et de la drogue de nombreux adolescents dans les lycées et collèges, la dépravation des mœurs conduisant à la prostitution des jeunes filles. Le respect des personnes âgées et du bien public n'y est pas de mise. On ne s'étonne plus, à cet effet, de voir des gamins occuper des sièges dans les autobus pendant qu'une personne âgée ou une femme enceinte se tient debout.

Malgré tout cela, les villes ne désemplissent point. Ah, quel paradoxe ! On assiste toujours à un exode massif des jeunes des campagnes en direction des villes. Mais qu'est-ce qui peut bien expliquer cette situation ? Cette situation est la résultante de deux facteurs. D'une part, la persistance des mentalités selon lesquelles « la vie » ne se trouve qu'en ville. Toute chose qui conduit, bien souvent, certaines personnes à désertir les zones rurales, même quand elles y mènent une vie leur offrant toutes les chances de réussite et d'épanouissement. D'autres vont jusqu'à prétexter de la pénibilité des travaux champêtres et de l'absence de loisirs pour dire adieu à leur village. D'autre part, il y a le manque de volonté des autorités à lutter contre les inégalités en termes de réalisations des infrastructures de développement. Toutes les actions de développement sont orientées vers les centres urbains. Il y a, en un mot, une absence totale de décentralisation et une ambition manifeste des autorités à délaisser les zones rurales.

Pour résorber ce phénomène, il serait souhaitable qu'une attention particulière soit accordée aux zones rurales en les dotant d'infrastructures de base et d'activités génératrices de revenus. De sorte que les personnes qui y vivent ne se sentent pas lésées au point de vouloir coûte que coûte aller en ville.

796 mots

AMED ADINGRA, *Fraternité Matin* N°15407 du 16 Avril 2016

I- QUESTIONS

- 1- Donnez trois raisons qui expliquent, selon le texte, la déchéance de la ville.
- 2- Quelle est la thèse développée par l'auteur ?
- 3- Dégagez la visée argumentative de l'auteur.

II- RESUME

Résumez ce texte au ¼ de son volume initial. Une marge de tolérance de plus ou moins 10% sera tolérée.

III- PRODUCTION ECRITE

« Face à la détresse d'autrui, on a tendance à le photographier plutôt que de lui porter assistance. »

Étalez cette opinion d'Amed ADINGRA.

DEUXIEME SUJET: COMMENTAIRE COMPOSE

LA MISERE

Prisonnière politique nouvellement libérée, Malika a du mal à s'insérer dans la société où elle se sent désormais étrangère à tout, après près de vingt ans d'absence. Au nombre de ses amis, figure aussi les clochards.

Albert est mon ami. Ce n'est pourtant l'ami de personne, car on passe devant lui sans le voir. Il fait partie du paysage, comme les poteaux de signalisation ou la poubelle au coin de la rue. On ne dit plus clochard, mais sans domicile fixe et surtout SDF, pour gagner du temps. Il a pourtant un domicile presque fixe, à la nuit tombée, dans un recoin, au pied de la vitrine d'un magasin de chaussures. Sous les escarpins à deux cents Euros, il installe son petit matériel : sac de couchage, oreiller de fortune constitué d'une veste roulée en boule, et un verre de Mc Donald's posé sur le trottoir, au cas où quelqu'un serait tenté de se débarrasser de petites pièces qui déforment les poches des costumes. Albert dort là tous les soirs, sauf les nuits d'hiver les plus dures où les autobus blanc embarquent les sans-logis pour leur éviter de mourir de froid (...) Une ou deux fois, il a été pris à partie par un groupe de jeunes qui l'ont tabassé gratuitement, pour le sport.

Albert est ami, et ce n'est pas une façon de parler. Contrairement aux hommes libres, je me sens bien en compagnie des clochards. Mieux même qu'auprès des domiciles fixes qui réveillent immanquablement mes angoisses. Les sans-logis, eux, ne trichent pas. Ils sont entiers, à vif, et je me retrouve dans leur façon naïve et désespérée d'appréhender le monde.

Albert a quarante ans et un passé chaotique qui l'a mené au pied de mon immeuble. Parfois, il me raconte ses années d'errance. A d'autres moments, il s'épanche, parle de ses journées qui n'en finissent pas, de la sébile qui n'est pas prêt de se remplir... Je n'aime guère glisser la pièce à Albert. De temps à autre, je m'arrange à lui donner un peu d'argent sans que cela passe pour une aumône... ou alors, je prévois un petit quelque chose à son attention, un peu de nourriture, une bouteille, un journal.

Qu'ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils fument ou qu'ils se droguent, Albert et ses semblables vivent en marge de l'univers des hommes, rejetés sur les trottoirs comme des sacs d'ordure, avec pour seul but de survivre. J'ai connu cela moi aussi.

Malika OUFKIR, *L'Etrangère*, Ed. Grasset et Fasquelle, 2006, pp. 93-94.

Dans un commentaire composé, vous montrerez que le narrateur évoque son amitié avec Albert et jette un regard sur la condition des clochards.

TROISIEME SUJET: DISSERTATION LITTERAIRE

Dans son ouvrage *Les Rencontres des jours*, Folio n° 2878, p.291, Claude Roy affirme que: « Le travail de l'écrivain, c'est de relier. Relier un lecteur à un auteur, une œuvre à un public, et dans le cas de très grandes voix, une parole à un peuple, et un peuple par une parole. »

Dans un développement argumenté, justifiez cette opinion de la littérature.